

LES MANGEURS DE FEU

PROLOGUE

LES INVISIBLES

Dix secondes après le flot jaillissait également en gerbes sous le poids d'Eclaireur. Olivier d'Entraygues, bien qu'il ignorât comment se comporterait son cheval, n'avait pas hésité à suivre son adversaire. Mais cet acte de véritable courage dans la circonstance, à peine accompli, le jeune homme comprit qu'il était battu sans retour par son aventureux adversaire. En effet, Khadour nageait comme un triton et avec toute l'assurance que donne un exercice familier, tandis qu'Eclaireur, à peine à l'eau, fut comme paralysé par la peur et refusa d'avancer. Rien n'y fit, ni l'éperon ni la cravache, que la noble bête n'avait jamais sentie, et son maître eut toutes les peines du monde à regagner la berge dont il n'était cependant éloigné que de quelques mètres.

Pendant ce temps-là, Khadour abordait légèrement l'autre rive, d'un bond se retrouvait en terre ferme, et l'inconnu le lançant à toute vitesse, s'éloignait en ponctuant de son rire ironique, que le jeune homme entendait pour la seconde fois, rire bizarre et particulier, cet adieu qu'il lui envoyait dans la nuit :

—A bientôt, M. le comte d'Entraygues !

Le jeune homme rentra rue Saint-Dominique, la rage dans le cœur. Une défaite de haute lutte l'eût beaucoup moins mortifié que sa chute ridicule dans la Seine, et il se jura à lui-même de retourner tout Paris pour découvrir l'auteur de cette mystification. En dehors de la satisfaction d'amour-propre qu'il voulait se procurer, il n'oubliait pas l'intérêt majeur qu'il y avait pour lui à retrouver l'inconnu, car une fois ses qualités bien établies, peut-être serait-il possible de remonter jusqu'à la ténébreuse association dont il était certainement l'envoyé.

Après avoir changé de toilette, il fit demander si son père était à l'hôtel, désirant sans doute lui faire part de sa mésaventure ; on lui répondit que le vieux marquis avait dîné au Jockey et qu'il n'était pas rentré depuis. Il se résolut à l'aller trouver au Club pour lui demander conseil ; les événements de la soirée montraient à Olivier d'Entraygues que ses ennemis n'avaient pas désarmé ; aussi y avait-il l'urgence à agir, à établir ses lignes de défense s'il ne voulait pas tomber avant peu dans quelque piège savamment ourdi.

Il savait que son père aimait à faire son whist après dîner ; aussi se rendit-il directement dans le salon de jeu. A peine en eut-il franchi le seuil qu'il s'arrêtait, comme subitement frappé d'une commotion électrique. A deux pas de lui, sur une petite table placée à l'embrasure d'une croisée, son mystérieux adversaire du bois de Boulogne faisait une partie d'écarté avec le général de G***. Par un énergique effort de volonté, il comprima son émotion et, pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, il se mêla avec une indifférence parfaitement jouée avec quelques personnes qui suivaient debout les péripéties du jeu, les unes pariant, les autres simples spectatrices.

Il faisait suffisamment jour quand Olivier d'Entraygues fut abordé par l'inconnu pour qu'il eût pu graver ses traits d'une manière ineffaçable dans sa mémoire.

Impossible d'élever le moindre doute, c'était bien lui. Mais pour plus de sûreté le jeune homme voulait encore entendre sa voix ; son attente ne fut point de longue durée. L'étranger avait les cartes en main et venait de retourner le roi.

—En donnez-vous ? lui demanda son partenaire.

—Désolé, mon cher général, de vous en refuser. Veuillez jouer, répondit l'inconnu.

Quelque prévenu qu'il fût, Olivier d'Entraygues, qui eût voulu pouvoir douter encore, ne put s'empêcher de tressaillir en entendant ces paroles prononcées du ton le plus simple. Cette voix, légèrement stridente et moqueuse, il l'eût reconnue entre mille.

Cette conviction acquise, avant de réfléchir au parti qu'il devait prendre, et ne sachant si sa présence avait été remarquée de son adversaire, il voulut se rendre compte de l'effet que sa vue produirait sur ce dernier.

M. de G***, ce soir-là, avait un bonheur désespérant.

Le jeune homme avança le bras et laissa tomber un louis sur le tapis.

—Je joue contre vous, mon cher général, fit-il en ébauchant un sourire.

L'inconnu releva la tête et, regardant Olivier d'Entraygues bien en face, il le salua d'une légère inclination de tête, comme on fait en pareil cas entre étrangers, et lui dit du ton le plus naturel :

—Vous êtes courageux, monsieur ; mais je doute que vous fassiez tourner la chance, le général a ce soir une veine d'enfer.

—Cet homme est fort, pensa le jeune homme, et il s'éloigna complètement édifié sans attendre la fin de la partie sur laquelle il avait parié. Son père était en effet au Club ; mais, par extraordinaire, il ne jouait pas, ses partenaires habituels n'étant pas encore arrivés.

Olivier lui fit signe qu'il avait à l'entretenir, et, le prenant à part, il lui raconta dans tous leurs détails les événements de toute la soirée.

—Diable ! fit le vieux marquis, cela devient grave ; je t'avouerai que jusqu'à ce jour je n'avais pas attaché grande importance à tes aventures russes ; mais, d'après ce qui vient de se passer, je vois qu'il convient d'aviser.

—Ce n'est pas tout, mon père, je vais vous étonner davantage encore : l'auteur de mon aventure de ce soir est ici.

—Ici !

—Oui, dans le salon de jeu du Club.

—Bon ! voilà tes hallucinations qui te reprennent.

—Aussi vrai, mon père, que je vous aime et vous vénère, il est à quelques pas de nous.

—Qui est-ce ?... corbleu ! ne me fais pas languir.

—C'est le partenaire du général G***.

—Le partenaire du général, fit le vieux marquis, en éclatant de rire. Ma parole, mon cher Olivier, cette fois tu es fou.

—Je vous jure, mon père, que jamais je n'ai été plus sérieux.

—Sais-tu bien qui est l'homme que tu accuses ?

—Non, mon père.

—C'est le prince Michel Orouzoff, premier secrétaire de l'ambassade de Russie.

—En êtes-vous bien sûr ?

—N'insiste pas, ce serait de l'aberration, et surtout ne va pas te mettre une méchante affaire sur les bras. Voilà cinq ans qu'il exerce ici ses fonctions, il n'est pas un ne nous qui ne l'ait vu dans les réceptions officielles aux côtés de son ambassadeur ; il est un des personnages étrangers les plus en vue et les plus aimés de la société parisienne, et à la moindre imprudence tu aurais tout le monde contre toi. Tu l'aurais rencontré cent fois dans le monde, si depuis ton retour de Russie tu n'avais persisté à mener une vie de cénobite dans les déserts de la rue Saint-Dominique. Enfin, mon fils, pour tout te dire, je crains fort que ce mariage manqué ne t'ait troublé la cervelle et que tu ne sois sujet à des accidents que les savants appellent névroses, et qui, paraît-il, nous font prendre nos rêves pour des réalités.

Regardez-moi bien, mon père, et voyez si j'ai la figure d'un homme qui déraisonne ; je vous donne ma parole d'honneur que tout est exact dans l'aventure de ce soir que je vous ai contée.

—Soit ! mais alors, conviens donc que tu es abusé par une étrange ressemblance, et ne continue pas à soutenir une chose qui ferait douter à tout le monde de ta raison.

—Ressemblance bien étrange, en effet, dit Olivier, tout pensif.

—Tiens, veux-tu que je te présente à lui ? Au bout de cinq minutes, tu seras toi-même persuadé de ton erreur ; tiens, justement, il achève sa partie.

—J'accepte.

—Et, à part lui, il ajouta :

—Si c'est mon inconnu du Bois, nous verrons bien s'il peut jouer son rôle jusqu'au bout.

Le vieux marquis s'était avancé rapidement vers le diplomate russe.

—Mon prince, lui dit-il après avoir échangé avec lui une amicale poignée de main, voulez-vous me permettre de vous présenter mon fils, le comte de Lauraguais d'Entraygues.

—Je serais enchanté de faire sa connaissance, répondit son interlocuteur avec cette formule que la politesse actuelle a rendue banale.

Olivier d'Entraygues s'était approché en s'inclinant. En lapercevant, la figure du Russe s'illumina d'un bon et franc sourire.

—Ah ! monsieur le comte, lui dit-il en reconnaissant celui qui avait parié dans son jeu un instant auparavant, je suis doublement heureux de cette présentation ; l'intimité qui existe entre monsieur votre père et moi, depuis de longues années, me fait espérer que je gagne en vous un ami de plus ; puis cela me permet de m'acquitter envers vous : en intervenant dans mon jeu, vous avez non-seulement changé la veine, mais votre départ ayant fait considérer, selon la règle, votre mise comme restant engagée à chaque partie, et votre bénéfice s'étant doublé une dizaine de fois, je me trouvais à la tête d'environ cinq cents louis, qui vous reviennent et qui m'eussent fort embarrassé jusqu'à demain, si je n'avais eu le plaisir de faire votre connaissance ce soir.

Tout cela fut dit par le jeune Russe (il n'avait pas plus de trente ans) avec une grâce charmante, et il termina en tendant la main à Olivier, qui répondit à son étreinte avec une courtoisie parfaite.

Dans le but évident de faciliter une conversation plus intime, le vieux marquis prit prétexte de sa partie de whist habituelle pour les laisser ensemble.

—Monsieur le comte, fit le prince Orouzoff, prenant immédiatement la parole, comme s'il eût tenu à diriger la conversation, êtes-vous parent d'un Lauraguais d'Entraygues, qui a été attaché à l'ambassade française de Saint-Petersbourg ?

—Parent de bien près, répondit le jeune homme en fronçant légèrement le sourcil, c'est moi-même.

—Oh ! excusez ma maladresse.

—Il n'y en a pas, monsieur.

—Permettez-moi d'être franc, c'est mon seul moyen de vous prouver que je n'avais pas l'intention d'être indiscret.

—J'avoue que...

—Vous allez me comprendre : nous avons connu à l'ambassade votre projet de mariage avec la princesse Vasilewska et l'envoi du prince en Sibé-